

SEMINAIRE

du

Mercredi 18 Janvier 1956.

137

J'avais l'intention de pénétrer dans l'essence de la folie, et j'ai pensé qu'il y avait là une folie, mais je me suis rassuré en me disant que ce que nous faisons n'est pas une entreprise aussi isolée et donc aussi hasardeuse, mais que nous avons dans ce sens quelques exemples. Ceux-ci nous ont appris qu'il y a quelque chose à tirer du phénomène, et que c'est donc aussi dans une prise en charge de cette recherche sur le phénomène, que se situe notre voie, ce qui tout de même nous rassure; ce n'est pas pourtant que le travail soit si facile, pourquoi ? Parce que dans une sorte de singulière fatalité, toute entreprise humaine et spécialement les plus difficiles, tendent toujours à une sorte de retombée, autrement dit à ce quelque chose de mystérieux qu'on appelle la paresse. Il suffit pour me mesurer (?), sans préjugés, avec un oeil et un entendement lavés de tout le bruit que nous entendons autour des concepts analytiques: le texte de Freud, pour m'apercevoir une fois de plus que c'est un texte extraordinaire, et qui ne fait guère que nous livrer la voie de l'énigme en fin de compte toute l'explication qu'il nous donne du délire du Pt. Schreber, vient confluer et faire de cette notion du narcissisme, qui n'est assurément pas quelque chose qu'on puisse considérer, au moins à l'époque où il l'écrit, comme élucidé; et quelque chose qui nous prouve que ça n'est pas à réduire le problème, à faire comme si tout ceci était admis, comme si le narcissisme était quelque chose qui se comprend de soi-même; avant d'aller vers les objets extérieurs il y aurait une étau où le sujet prend son propre corps comme objet. Voilà en effet une dimension et un registre dans lesquels le terme de narcissisme prend son sens

est-ce bien à dire pour autant que ce soit uniquement et sous ce biais et dans ce sens, que le terme de narcissisme soit employé ? Pourtant l'auto-biographie du Pt Schreber telle que Freud la fait venir à propos de cette notion, nous montre que ce qui répugnait en somme à son narcissisme, c'était l'adoption d'une position féminine à l'endroit de son père, laquelle comportait <sup>la</sup> castration, c'est quelque chose qui trouve mieux à se satisfaire dans cette relation fondée sur ce qu'on peut appeler fondamentalement délire de grandeur, à savoir que la castration ne lui fait plus rien à partir du moment où son partenaire est Dieu.

En somme le schéma que Freud nous donne pourrait se résumer d'une façon conforme aux formules qui nous ont été données dans ce texte même: je ne l'aime pas lui, c'est Dieu que j'aime, et par renversement c'est Dieu qui m'aime. Nous ne ferions là qu'appliquer strictement les formules données par Freud de la notion générale de la paranoïa dans ce texte même, pour résumer ce qui advient enfin, ce qui est en somme l'épanouissement et la signification de ce délire.

Je vous ai déjà fait suffisamment remarquer la dernière fois, que ceci n'est peut-être tout de même pas complètement satisfaisant pas plus que les formules de Freud ne sont plus complètement, si éclairantes soient-elles, car de même que nous constatons dans le délire de sa persécution que le renversement: je ne l'aime pas, je le hais, avec par renversement, il me hait, est quelque chose qui donne une clé, une sorte de cryptogramme qui nous permet de concevoir quelque chose dans le mécanisme de la persécution; il est bien clair que c'est devenu entre temps ce "il" qui maintenant me hait. C'est là qu'est tout le problème, car le caractère démultiplié, neutralisé, vidé semble-t-il, de je ne sais quoi que nous allons essayer de dire, et qui n'est autre que sa subjectivité, le caractère désignés indéfiniment répétés que prend le phénomène persécutif, et le persécuté pour autant qu'il est son support, est quelque chose qui en désigne l'énigme, à savoir ce qu'est devenu l'autre, le partenaire au cours de la transformation ( le caractère est devenu ombre de l'objet persécuté.)

Ceci n'est pas moins vrai pour ce dieu dont il s'agit dans l'épanouissement du délire du Pt Schreber, et je vous ai fait remarquer au passage quelle distance presque ridicule à être évoquée tellement elle est manifeste, il y a entre la relation du Pt Schreber et Dieu, et n'importe quoi que nous connaissions tant soit peu approchant à une telle

relation du sujet à l'être transcendant par le regard si superficiel soit-il, avec la moindre production de l'expérience mystique. Dieu, là aussi s'il est nommé Dieu, élaboré, décrit comme tel, et même avec une très grande minutie, ne nous laisse pas moins perplexe sur la nature de ce partenaire divin et unique qu'il se donne à la fin de son délire; Nous sentons donc dès l'abord que le problème dont il s'agit, sans s'éloigner effectivement de ce que nous a dit Freud, à savoir de ce retrait de l'intérêt de la libido de l'objet extérieur, est bien en effet au coeur du problème, mais encore qu'il s'agisse pour nous de tâcher d'élaborer ce que cela peut vouloir dire, sur quel plan s'exerce ce retrait, puisque d'un côté nous sentons bien qu'il y a quelque chose qui atteint profondément l'objet, mais que d'autre part il ne suffit pas purement et simplement de nous dire qu'il y a un retrait de la libido, puisque nous parlons sans cesse des déplacements de la libido, c'est cela même qui est au fond des mécanismes de la névrose. Comment le concevoir, quels sont les plans et les registres qui peuvent nous permettre d'entrevoir ces modifications du caractère de l'autre, qui sont toujours, nous le sentons bien, le fond de l'essence de l'aliénation, de la folie ?

Ici je vais me permettre un petit retour en arrière, pour essayer de poser le problème, pour voir aussi d'un oeil neuf certains aspects de phénomènes déjà familiers. Prenons quelque chose qui n'est pas une psychose prenons le cas, on peut presque dire inaugural de l'expérience proprement psychanalytique élaborée par Freud, c'est le cas de Dora. Dora est quelqu'un qui est une hystérique, comme telle elle a des rapports singuliers à l'objet, et vous savez quel embarras fait dans son observation, et aussi bien dans la poursuite de la cure, l'ambiguïté qui reste sur cette notion à savoir qu'elle est justement son objet d'amour. Freud en fin de compte avoua son erreur, en disant que c'est sans doute pour avoir méconnu ce qui était vraiment son objet d'amour que toute l'affaire a échoué, c'est à dire que la cure s'est rompue prématurément sans permettre une résolution suffisante de ce qui était en question. En d'autres termes, le rapport conflictuel que Freud a cru entrevoir, à savoir une impossibilité pour elle de se détacher de l'objet premier de son amour, à savoir son père, pour aller vers un objet plus normal, à savoir un autre homme, que ce n'est absolument pas là la question, à savoir que l'objet pour Dora n'est personne d'autre que cette femme que dans l'observation on appelle Mme K. et qui est précisément la maîtresse de son père.

Partons de l'observation, je commenterai après. Vous savez qu'en somme l'histoire est constituée dans une sorte de menuet occupé par quatre personnages : Mme K..., le père, Dora et Monsieur K... Mr K... sera en somme à Dora de moi, d'ego, en d'autres termes c'est par l'intermédiaire de Mr K... qu'elle peut effectivement soutenir le rapport de Mme K..., toute l'observation le montre. Je demande simplement qu'on me suive, qu'on me fasse confiance, j'ai suffisamment écrit dans une intervention à propos du rapport du Dr Lagache sur le transfert, pour qu'il vous soit déjà facile de vous y reporter.

Cette position a un caractère significatif en ceci, qu'elle permet à Dora de soutenir une relation supportable, ce qui est tout à fait clair, car elle ne consent à se faire soigner qu'à partir du moment où quelque chose est modifié dans ce que j'appelais le menuet à quatre, et on peut concevoir que la situation est beaucoup plus soutenable sans rien dire de plus pour l'instant, - il y a des raisons beaucoup plus profondes pour le motiver, mais d'une façon générale, je formulerai les choses ainsi - qu'elle est beaucoup plus soutenable dans ce rapport en quadrilatère, que s'il n'y avait pas Mr K... En d'autres termes, ce n'est pas parce que l'objet de son affection est du même sexe qu'elle, que ce quart médiateur est essentiel au maintien de la situation, c'est parce que, si elle était en rivalité avec son père, vis-à-vis duquel elle a les relations les plus profondément motivées qui sont justement des relations d'identification encore accentuées par le fait que le père dans le couple parental est un personnage tout à fait effacé, c'est parce que quelque chose est tout spécialement insoutenable dans ce rapport triangulaire, que la situation s'est maintenue dans un rapport tout-spécialement- non seulement supportable, mais soutenu effectivement dans cette composition de groupe.

Ce qui le prouve, c'est ce qui advient en effet le jour où est prononcée par Mr K... cette parole en quelque sorte fatidique : "ma femme n'est rien pour moi", la situation devient à proprement parler intolérable et non tolérée à partir du moment où une formulation expresse de Mr K... vient dans le jeu avertir Dora que ce Mr K... n'est pas un support suffisant, il ne s'intéresse pas du tout à Mme K..., c'est exactement comme si, à ce moment là, tout se passait comme si elle lui répondait : alors que pouvez-vous bien être pour moi ?, elle le gifle instantanément après cette phrase, alors que jusque là elle avait maintenu avec lui une

sorte de relation ambiguë qui était justement celle qui était nécessaire pour maintenir le groupe à quatre; c'est là exactement que se produit la rupture d'équilibre de la situation.

Et, ce sur quoi je veux insister, c'est que l'une des faces la plus évidente - car Dora n'est qu'une petite hystérique, elle a peu de symptômes, ils s'interprètent très légèrement dans ses registres, je pense que vous vous souvenez de l'accent que j'ai mis sur cette fameuse aphonie qui ne se produit que dans les moments de tête à tête et de confrontation avec l'objet de son amour, et qui est certainement liée à ce moment là à une érotisation très spéciale du rapport oral comme tel, la fonction orale se trouve soustraite à ses usages habituels dans toute la mesure où elle approche de trop près l'objet de son désir, c'est à dire Mme K..., mais tout cela est peu de chose, une petite aphonie pendant les absences de Mr K... ce n'est pas quelque chose qui la précipiterait chez Freud et qui non plus aurait fait considérer la situation comme suffisamment intolérable à son entourage, pour qu'il l'y pousse, c'est qu'il se produit nettement à partir du moment où la situation se décompense, où le quatrième personnage s'en va, un petit syndrome de persécution tout simplement, de Dora par rapport à son père, car enfin il est bien clair que jusque là la situation était un peu scabreuse, mais elle ne dépassait pas la mesure où ce n'était pas appréhendé autrement que dans la mesure de ce que nous appellerons l'opérette viennoise; Dora se comportait admirablement, comme toutes les observations ultérieures le soulignent, pour qu'il n'y ait pas d'histoires, pour que son père ait avec cette femme une aimée, car la question de la nature des relations avec cette femme reste assez dans l'ombre, des relations normales, Dora se comportait de façon à ce que les choses se passent bien, elle couvrait l'ensemble de la situation et elle n'en faisait pas tant d'histoires, elle y était assez à l'aise en fin de compte. Mais à partir du moment où la situation se décompense, elle formule, elle revendique, elle affirme que son père veut la prostituer et la livrer à ce Mr KK.. en échange du maintien des relations ambiguës qu'il a avec Mme KK..

Vais-je dire que Dora est une paranoïaque ? Je n'ai jamais dit cela et je suis assez scrupuleux en matière de diagnostic de psychose. Je me suis dérangé ici pour venir voir une patiente qui a évidemment un comportement tout à fait difficile, conflictuel avec son entourage: on me faisait venir en somme pour dire que c'était une psychode et non pas purement et simplement comme il apparaît au premier abord, une névrose

obsessionnelle . Je me suis refusé à porter le diagnostic de psychose pour une raison tout à fait décisive, et qui est je crois ce que nous devons exiger pour porter ce diagnostic, c'est qu'il est certaines perturbations, celles qui sont précisément l'objet de notre étude cette année, et auxquelles j'essaie de vous introduire et de vous montrer qu'il faut savoir les distinguer, qui sont des troubles de l'aliénation dans l'ordre du langage, la formule générale qui nous permettrait tout de même de délimiter une frontière, de saisir une limite : il ne suffit pas d'avoir saisi par la revendication contre des personnages qui sont censés agir contre vous, d'entrer dans le conflit revendicatif à l'endroit d'un personnage du milieu extérieur, pour que nous soyons pour autant dans la psychose. Cela peut être une revendication idéologique de participer du pouvoir de la communauté. Ce n'est pas <sup>la</sup> la psychose, mais ce n'est pas sans rapport avec elle. La preuve c'est que jusqu'à ce que je vous dis aujourd'hui, jusqu'à cette limite que je vous propose d'adopter provisoirement comme une convention, on a parfaitement fait la continuité entre les uns et les autres, et qu'on a toujours su définir le paranoïaque comme un monsieur susceptible, intolérant, néfiant et en état de conflit verbalisé avec son entourage; en d'autres termes il y a autre chose, il y a un petit délire, car on peut aller jusqu'à l'appeler ainsi.

Dora éprouve à l'endroit de son père un phénomène significatif, il reste dans certaines limites un phénomène interprétatif, voire hallucinatoire, il ne va pas jusqu'à produire <sup>un</sup>, mais néanmoins c'est quelque chose qui est extrêmement sur la voie de ce rapport ineffable, intuitif, de l'hostilité, de la mauvaise intention d'autrui concernant précisément la situation où le sujet a véritablement participé de la façon élective la plus profonde, essentielle au maintien de cette situation, c'est quelque chose dont le phénomène est bien là fait pour nous retenir.

Qu'est-ce que ceci veut dire ? Ceci veut dire <sup>que</sup> par le défaut des éléments du quadrilatère dont il s'agit, que quelque chose vient de se modifier dans ce qu'on peut appeler le niveau d'altérité d'un tel personnage, la situation se dégrade en raison de l'absence d'un des composants qui lui permettait de se soutenir. Nous pouvons en effet si nous savons la manier avec prudence, faire usage de cette notion de distanciation dont on fait un usage à tort et à travers, mais dont ce n'est pas non plus une raison de nous en refuser l'usage, à condition que nous essayions

de lui donner précisément une application plus conforme à ce que nous pouvons voir et juger dans les faits, et ceci nous mène au coeur du problème du narcissisme.

Quelle notion pouvons nous faire du narcissisme, à partir du moment où tout notre travail nous l'a fait élaborer. Nous considérons la relation du narcissisme comme la relation imaginaire centrale pour le rapport inter-humain. Qu'est ce qui ressort de tout cela, qu'à concentré, cristallisé autour de cette notion, l'expérience de l'analyste ? C'est avant tout son ambiguïté, c'est avant la fois une relation érotique, c'est par la voie de la relation narcissique que se fait toute identification érotique, toute prise, toute saisie par l'image de l'autre dans un rapport de capture ou de captivation érotique, c'est aussi la même relation qui nous est donnée pour être à la base de ce qu'on peut appeler l'attention agressive.

Ceci ne peut pas manquer de frapper, et je dirais même que maintenu à cet état d'élaboration, si on peut dire élémentaire, sans plus approfondir ce qu'est cette relation agressive, quel mode particulier elle prend dans le registre humain, nous avons là d'ores et déjà quelque chose d'incontestable, c'est à partir du moment où la notion du narcissisme intervient dans la théorie analytique, que de plus en plus et progressivement la note de l'agressivité est mise au centre des préoccupations des analystes, et je dirais même des préoccupations techniques des analystes. L'important je crois est d'essayer d'aller plus loin, vous le savez c'est très exactement ce à quoi sert le stade du miroir, c'est mettre en évidence quelle est la nature particulière de cette relation agressive, ce qu'elle signifie, c'est de montrer que cette relation agressive n'intervient pas pour rien dans l'affaire et dans l'ordre de ce qui s'appelle le moi, c'est qu'elle est constituante de la formation de ce qui s'échelonne, s'appelle le moi, c'est que le moi est par lui-même et déjà un autre, et que le moi s'instaure dans une dualité interne au sujet, c'est que le moi est cette sorte de maître que le sujet trouve dans un autre et qu'il instaure à l'état de fonction de maîtrise au coeur de lui-même. C'est donc que dans tout ce rapport avec l'autre, il y aura cette ambiguïté pour le sujet qu'il s'agit en quelque sorte de choisir, c'est lui ou moi, que dans toute relation avec l'autre, même érotique, il y aura quelque écho qui se produira de cette relation d'exclusion qui s'établit à partir du moment où l'être humain est un sujet qui, sur le

plan imaginaire est constitué d'une façon telle que l'autre est toujours près de reprendre cette place de maîtrise par rapport à lui, alors qu'en lui il y a un moi qui est toujours en partie quelque chose qui lui est en quelque sorte étranger, qui est une sorte de maître implanté en lui par dessus l'ensemble de ses tendances, de ses comportements, de ses instincts, de ses pulsions. Ceci n'est rien d'autre que d'exprimer d'une façon un peu plus rigoureuse, en mettant en évidence le paradoxe, à savoir qu'il y a des conflits entre les pulsions et le moi, et qu'il faut faire un choix entre eux, il y en a de bons, il y en a de mauvais, il y en a qu'il adopte, il y en a qu'il n'adopte pas, et ce qu'on appelle fonction de synthèse du moi, on ne sait pas pourquoi puisque justement cette synthèse ne se fait jamais, c'est quelque chose qu'on ferait mieux d'appeler fonction de maîtrise. Et ce maître où est-il ? A l'intérieur, à l'extérieur ? Il est toujours à la fois à l'intérieur et à l'extérieur, et c'est pour cela que tout équilibre purement imaginaire à l'autre est toujours frappé d'une sorte d'instabilité fondamentale.

En d'autres termes, faisons ici un tout petit rapprochement avec la psychologie animale. Nous savons que les animaux, tout au moins le croyons nous par ce que nous voyons, ça paraît porter en soi une suffisante évidence pour que depuis toujours les animaux servent aux hommes de point de référence, les animaux ont une vie beaucoup moins compliquée que nous, ils ont des rapports avec l'autre quand l'envie les en prend. Il y a deux façons d'en avoir envie : 1° les manger, 2° les baiser ; ceci se produit selon un rythme qu'on appelle naturel, c'est ce qu'on appelle le rythme des comportements instinctuels. Le rapport des animaux à leurs semblables se maintient dans un rapport imaginaire très exactement : bon gré, mal gré ; on l'a porté au jour en mettant en valeur le caractère fondamental de l'image, précisément dans le déclenchement de ces cycles, il a été mis particulièrement en évidence dans ces deux registres et on nous a montré que les poules et autres volailles, entrent dans un état d'affolement à la vue d'un certain profil qui est celui du rapace auquel elles peuvent être plus ou moins sensibilisées, ce profil pourra provoquer la réaction de fuite, de pépiement et de piaillage chez les dites volailles ; alors qu'un profil légèrement différent ne les produit pas. La mise en évidence même de ces profils nous montre assez à quel point le caractère imaginaire est essentiel. Même remarque pour le déclenchement des déclenchements sexuels, à savoir qu'on peut fort bien tromper aussi bien le mâle que la femelle de l'épinoche. La partie dorsale de l'épinoche

qui est un poisson, prend une certaine couleur chez l'un des deux partenaires, au moment de la parade, et peut déclencher chez l'autre tout le cycle des <sup>actions de</sup> comportements qui permettent leur rapprochement final, mais on peut pousser beaucoup plus loin, jusqu'à une espèce d'aide donnée à la couvade de la femelle, qui constitue l'ensemble du comportement sexuel.

Ce point limitrophe entre l'éros et la relation agressive n'a pas de raison de ne pas exister chez l'animal ; personne ne semble encore avoir tiqué avec l'accent qui convient sur la , Lorenz commence par une très jolie image où l'épinoche est devant le miroir, l'épinoche mâle a en effet été confronté par Lorenz à sa propre image, et elle a un comportement bien étrange, tous les éléments sont dans le livre, pour les éclairer je dois simplement dire que Lorenz ne le met pas en évidence pour avoir participé à ses séminaires, <sup>il</sup> est très curieux néanmoins qu'il ait cru devoir mettre en évidence cette image, la plus énigmatique, en tête du livre. Par contre si on regarde le texte, on trouve l'explication, voici en effet ce qu'on peut lire dans le livre.

Cette limite entre l'éros et l'instinct d'agression est tout à fait possible à manifester et même à extérioriser dans l'étendue chez l'épinoche ; l'épinoche en effet a un territoire, elle ne l'a pas toujours mais elle l'a tout particulièrement quand cette période de parade suivie de cette période de frai dont je vous parlais tout à l'heure, arrive, c'est à savoir que dans un certain espace, un certain champ, il se passe tout ce que je vous ai indiqué avec la femelle, et il y a une chose certaine, c'est que tout ceci demande une certaine place dans les fonds de rivière plus ou moins herbus, dans lesquels ceci se passe. Alors supposons que cette place soit la-dedans, il y a une chose qui paraît sûre, c'est qu'il ne semble pas avoir de rapports directs, même avec l'acte de cette sorte de vol nuptial, car en effet il y a une véritable danse, tout ce qui se passe à l'intérieur de cela a sa fonction, il s'agit d'abord de charmer la femelle, puis ensuite de l'induire doucement à se laisser faire puis ensuite à l'aller nicher dans une sorte de petit tunnel que le mâle lui a préalablement confectionné. Mais il y a quelque chose qui ne s'explique pas bien, c'est que tout ceci étant fait, ce mâle trouve encore le temps de faire des tas de petits trous par ci, par là. Je ne sais pas si vous vous souvenez de la phénoménologie du trou dans l'être et le néant, mais vous savez quelle importance lui a donnée Sartre dans la psychologie de l'être humain et dans le bourgeois en train de se distraire sur la plage en particulier, il y a vu quelque chose qui n'est pas loin de



pas attaquer, il se met à faire quelque chose qu'il fait quand il s'agit de faire l'amour.

Je vous ai donné cette réaction à propos de l'épinoche, elle n'est pas du tout spéciale à l'épinoche, il est très fréquent chez les oiseaux qu'un combat s'arrête brusquement pour qu'un oiseau se mette à lisser ses plumes éperduement, comme il le fait d'habitude quand il s'agit de plaire à la femelle. Cette sorte de déplacement qui n'a pas aussi manqué de frapper l'ethnologue, est quelque chose qui a exactement la même valeur, ce qui est ce sûr quoi, sans y mettre plus d'accent, je voulais que vous vous arrétiez, c'est que c'est très exactement sur l'image ce qu'était en train de faire l'épinoche mâle devant le miroir, il baisse le nez, il est dans cette position oblique, la queue en l'air et le nez en bas qui est très exactement la position qu'il n'a jamais au cours de toutes ces images nombreuses que nous fournit ce comportement, que quand il va piquer du nez dans le sable pour y faire ses trous. En d'autres termes son image dans le miroir n'est assurément pas quelque chose qui le laisse indifférent, ce n'est pas non plus quelque chose qui l'introduit à l'ensemble du cycle du comportement érotique, qui aurait très exactement pour effet de le mettre dans cette sorte de réaction limite entre l'éros et l'agressivité qui est justement signalée par ce creusage du trou. Ce quelque chose d'important est cette réaction qui tous le voyez est si curieusement illustré même chez l'animal, et pour autant qu'il est accessible à l'énigme d'un leurre, je veux dire mis dans une situation nettement artificielle, ambiguë, qui comporte chez lui déjà cette sorte de dérèglement, de déplacement des comportements qui se manifeste d'une façon singulière. Nous avons probablement beaucoup moins à nous étonner à partir du moment où nous avons saisi l'importance pour l'homme de l'image dans le miroir, pour autant que cette image est pour lui une image fonctionnellement essentielle.

Vous savez pourquoi je vous ai dit que cette image devenait fonctionnellement essentielle, c'est pour autant que c'est sous cette forme, et d'une façon aliénée, que lui est donné si on peut dire, le complément orthopédique d'une sorte d'insuffisance, de déconcert, de désaccord constitutif lié à son essence d'être animal prématuré quant à la naissance, et jamais complètement unifié en raison du fait précisément que cette unification s'est faite par une voie aliénante sous la forme d'une image étrangère qui constitue une fonction psychique originale à

l'intérieur du principa d'activité que donne le désaccord, le conflit, la tension agressive de ce moi ou de l'autre qui est absolument intégré à toute espèce de fonctionnement imaginaire chez l'homme. C'est de cela qu'il s'agit, c'est là le point que nous devons essayer de nous représenter ce que cela implique comme conséquence pour le comportement humain d'une façon rythmique, elle même complètement imaginaire, pour la raison que le comportement humain n'est jamais purement et simplement réduit à la relation imaginaire%. Mais supposons un instant qu'un être humain dans une sorte d'Eden à l'envers où il serait entièrement réduit pour ses relations avec ses semblables, à cette capture assimilante et en même temps dissimilante, voire occupée à la fois par les deux pôles de ses deux fonctions à l'image de son semblable, qu'en résulte-t-il ? Pour bien l'illustrer il m'est déjà arrivé de prendre ma référence dans le domaine des petites machines, à savoir que depuis quelque temps nous nous amusons à faire des machines qui ressemblent à des animaux, elles ne leur ressemblent pas du tout bien entendu, il y a tout une série de mécanismes qui sont très heureusement montés pour étudier un certain nombre de comportements et voir ce qui se passe, et là dessus vous avez une petite peau de renard, cela ne change rien à l'ordre de la machine, néanmoins on nous dit que ça ressemble à des comportements animaux. C'est vrai dans un certain sens, et même une part de ce comportement peut-être étudiée comme quelque chose d'imprévisible, et ceci a un certain intérêt pour recouvrir les conceptions que nous pouvons nous faire d'un fonctionnement qui s'auto-alimente lui-même. Prenons le et c'est à partir de là que nous pourrions imaginer ce que pourrait être la représentation de ce rapport humain imaginaire tel que nous devons le concevoir, si nous nous mettons à faire une machine, et qui est aussi d'ébaucher un modèle suffisamment établi. Dans ce sens ce serait très évidemment quelque chose qui ne pourrait qu'aller à un blocage général du système, en d'autres termes, il faudrait supposer une machine qui n'aurait pas ses dispositifs d'auto-régulation à l'intérieur, si ce n'est d'une façon fragmentée, qui ne pourrait prendre son harmonie, à savoir si vous voulez, l'organe destiné à faire marcher la patte droite ne pourrait s'harmoniser avec l'organe destiné à faire marcher la patte gauche, que si quelque appareil de réception plus ou moins photo-électrique, mettait à l'instant même où ceci doit fonctionner, l'image d'un autre entraîné de fonctionner harmonieusement, comme étant la condition essentielle pour qu'à l'intérieur

du sujet déterminé les choses fonctionnent harmonieusement. En d'autres termes, si nous en supposons un certain nombre dans le circuit à la façon de ce qui se passe dans les foires, quand nous voyons de petites automobiles lancées à toute pompe dans un espace vide, et dont le principal amusement est de s'entre-choquer, ce n'est sans doute pas pour rien que ces sortes de manèges font tellement de plaisir, c'est qu'en effet le coup de s'entre-choquer doit être quelque chose de bien fondamental chez l'être humain; mais ce qui se passerait dans le cas d'un certain nombre de petites machines comme celles-là, chacune étant en quelque sorte unifiée et réglée par la vision de l'autre, il ne serait pas absolument d'en établir l'équation mathématique générale, en concevant que ceci ne peut aboutir qu'à une concentration au centre d'un manège de toutes les petites machines respectivement bloquées dans une sorte de conglomerat unique qui n'aurait d'autres limites à sa réduction que la résistance extérieure des machines, à savoir que ça devrait aboutir à une sorte d'écrabouillement général dans une collision fondamentale à la situation elle-même.

Ceci n'a qu'une valeur d'apologue destinée à vous montrer que dans cette ambiguïté essentielle, soutenue fondamentalement dans un rapport imaginaire de l'être humain à l'autre, il est inscrit dans la nature même de cette déficience ou ..bance (?) de la relation imaginaire il est essentiel qu'il y ait quelque chose d'autre qui permette précisément de conserver ce qui ne serait pas conservé, jusqu'où mon apologue serait juste où non, pour vous faire comprendre ce dont il s'agit, qu'il est essentiel que quelque chose d'autre maintienne relation, fonction et distance. Ceci n'est encore rien dire de nouveau, c'est le sens même du complexe d'œdipe; le complexe d'œdipe veut dire ceci: toute relation est fondamentalement incestueuse et tendue en elle-même, conflictuelle sur le plan imaginaire, la relation naturelle chez l'être humain est en elle-même vouée au conflit et à la ruine; pour que l'être humain puisse établir la relation la plus naturelle, celle du mâle et de la femelle, il faut que quelque chose se fasse par l'intermédiaire d'un tiers fonctionnant comme image, comme modèle de quelque chose de réussi qui représente une harmonie, qui elle permet d'établir une relation naturelle au sens de simplement viable, mais qui justement n'est pas naturelle en ce sens qu'elle comporte en elle-même une loi, une chaîne, un ordre symbolique, et pour tout dire l'intervention dans l'ordre humain de ce quelque

chose qui s'appelle l'ordre de la loi, autrement dit ce qui est strictement la même chose, l'ordre de la parole, c'est à dire parce que le père non pas est le père naturel mais s'appelle le père, et qu'un certain ordre est fondé sur l'existence de ce nom-père, et c'est à partir de là que quelque chose est possible, qui n'aboutit pas toujours à la collision à l'éclatement et à la fracture de la situation dans l'ensemble.

Je redis cela parce qu'après tout c'est quelque chose de tout à fait essentiel, ce qui est essentiel à vous mettre en évidence, c'est à quel point l'ordre symbolique doit être conçu comme quelque chose de superposé, comme quelque chose sans quoi il n'y aurait pas de vie animale simplement possible pour cette sorte de sujet bicornu qu'est l'homme, que c'est en tout cas comme cela que les choses nous sont données, que tout laisse à penser qu'il en a toujours été ainsi pour des raisons qui sont absolument manifestes, à savoir qu'à chaque fois que nous trouvons quelque chose qui ressemble à un squelette humain plus ou moins parent de l'humanité, nous l'appelons humain quand nous le trouvons dans un sépulcre, c'est à dire dans quelque chose qui est complètement "cinglé", c'est à dire quelle raison peut-il y avoir dans cette sorte de débris de la vie qu'est un cadavre dans une sorte d'enceinte de pierre il faut déjà pour cela qu'il y ait instauré <sup>tout</sup> ~~un~~ un ordre symbolique à savoir qu'un monsieur a été monsieur un tel dans l'ordre social ce fait nécessite qu'on lui mette autour quelque chose qui rappelle simplement cela, comme il se doit <sup>sur</sup> que la pierre des tombes, à savoir qu'il s'est appelé un tel, et que le fait qu'il s'est appelé un tel est quelque chose qui dépasse, en soi ça ne suppose aucune croyance à l'immortalité de l'âme, ça suppose que son nom n'a rien à faire avec son existence vivante, et que son nom en lui-même est quelque chose qui se perpétue par rapport à cette existence.

Ceci méritait d'être rappelé, parce que si vous ne voyez pas là que c'est l'originalité de l'analyse d'en avoir mis la chose en relief on se demande ce que vous faites dans l'analyse; seulement à partir du moment où on a bien marqué que c'est là le ressort essentiel, à partir de ce moment là, peut devenir intéressant comme celui que nous avons à lire, qui est tel qu'il va nous montrer d'une façon exemplaire quelque chose qu'il faut savoir prendre dans phénoménologie structurale telle qu'elle se présente, parce qu'on ne s'arrête aux choses que quand on les considère comme possibles, je veux dire qu'autrement on dit: c'est

comme cela, mais après tout on cherche à ne pas voir que c'est comme cela. Si vous avez d'abord ce schéma dans la tête, à savoir du caractère fondamental pour son existence même mais distincte de son existence, de ce caractère fondamental de l'articulation de la loi, d'un ordre symbolique qu'il faut considérer d'une certaine façon comme subsistant hors de chaque sujet, vous ne serez pas frappé quand vous verrez une longue observation, sans doute exceptionnelle, remarquable, mais qui n'est certainement pas unique, elle n'est en fin de compte unique probablement qu'en raison d'un certain nombre de hasards du fait que le Prt Schreber était en mesure de faire publié son livre quoique censuré, du fait aussi que Freud s'y est intéressé, vous y verrez la corrélation de quelque chose qui est un véritable envahissement de tout ce qu'on peut appeler la subjectivité imaginaire par une dominance tout à fait frappante d'un rapport en miroir, par une dissolution tout à fait frappante de l'autre en tant qu'identité, car vous verrez à chaque instant que cela s'accroît, c'est que tout les personnages dont il parle à partir du moment où il peut en parler, car il y a un long moment où il n'a pas le droit d'en parler - nous reviendrons sur la signification de ce long moment - à partir du moment où il nous en parle, il va nous parler de ses semblables sous forme de deux catégories dont vous allez voir qu'elles sont malgré tout d'un même côté d'une certaine frontière : ceux qui en apparence vivent, se déplacent, ses gardes, ses infirmiers, sont des ombres d'hommes baclés à la six quatre deux comme l'a dit Pichon qui est à l'origine de cette traduction, et les personnages qui sont plus importants, qui eux jouent un rôle, qui sont envahissants au point de s'introduire dans le corps de Schreber, à un certain moment, sont des âmes, et la plupart des âmes, et plus ça va plus toutes les âmes sont en fin de compte des morts, peu importe qu'ils restent là quelque fois, qu'on les rencontre, qu'ils montrent leur apparence, ce ne sont que des apparences, des substituts; pour parler par exemple de Flechtig ; Flechtig est mort, le sujet lui-même n'est qu'une espèce d'exemplaire second de sa propre identité, il a à un moment la révélation qu'il a du se passer quelque chose l'année précédente, qui n'est rien d'autre que sa propre mort, qui lui d'ailleurs lui a été annoncé par les journaux, et de cet ancien collègue Schreber s'en souvient comme de quel qu'un qui était plus doué que lui, il est un autre. Cette dissolution de l'identité, cette fragmentation de l'identité, car il est un autre, mais il est quand même le même il se souvient de l'autre, tout ceci marque de

encore qu'il témoigne de leur présence et même de leur opération, diversement tarotante et nocive à l'intérieur de lui-même, ce qu'il appelle par exemple les petits hommes, image qui a beaucoup frappé l'imagination des psychanalystes qui ont cherché si c'étaient des enfants ou des spermatozoïdes, ou bien quelque chose d'autre, pourquoi ne serait-ce pas tout simplement de petits hommes ?

Tout ce qui se passe à l'endroit de ces identités toutes conçues comme <sup>une</sup> fantasmatique, et qui ont par rapport à sa propre identité une valeur d'instance ou de fonction, qui peuvent essentiellement le pénétrer, le diviser lui-même, l'envahir, l'habiter, la notion qu'il a de ces rapports avec ces images est telle que cela lui suggère que ces images de par elles-mêmes, et pour beaucoup d'entre elles, il en note le phénomène, doivent en quelque sorte de plus en plus se résorber, s'amenuiser, être en quelque sorte absorbées par sa propre résistance à lui, Schreber, et pour qu'elles se maintiennent dans leur autonomie, ce qui veut dire d'ailleurs pour lui, qu'elles puissent continuer à lui nuire car elles sont en général des images extrêmement nocives, il faut qu'elles réalisent l'opération qu'il appelle lui-même l'attachement an tin den ker erden (?) (an den Erden ?). Il s'agit de choses qui ont valeur fondamentale, puisqu'il ne le saurait pas sans l'intervention de la langue fondamentale, l'attachement aux terres, ce n'est pas seulement le sol, c'est aussi bien les terres planétaires, les terres astrales et très précisément de registre que dans mon petit carré magique je vous appelais des astres et que je n'ai pas inventé pour la circonstance. Il y a bien longtemps que je vous parle dans la réalité humaine de la fonction des astres, ce qui n'est certainement pas pour rien, que depuis toujours et dans toutes les cultures, le nom donné aux constellations joue un rôle tout à fait essentiel dans l'établissement d'un certain nombre de rapports symboliques fondamentaux qui sont parfois extrêmement loin, qui sont d'autant plus évidents que nous nous trouvons en présence d'une culture que nous appelons "plus primitive"; c'est pour autant que tel ou tel fragment d'âme va s'attacher n'importe où, quelque part, Cassiopée joue un très grand rôle, il a les frères de Cassiopée, ce n'est pas du tout une idée en l'air, car tout cela est lié aux histoires de confédérations d'étudiants, les frères de Cassiopée étaient en même temps des gens qui faisaient partie de confédérations d'étudiants au temps où ils faisaient des études, et le rattachement à ces confraternités dont le caractère narcissique, voire homo-sexuel,

semble être très suffisamment mis en évidence dans l'analyse, pour que nous y reconnaissons une marque caractéristique des antécédents imaginaires dans l'histoire de Schreber, et ceci nous montre assez de quelle nature sont les choses, mais ce qui est intéressant c'est très précisément de voir que jusque dans le schéma socialisant de l'imagination, l'idée pour que tout d'un coup ne se réduise pas à rien, pour que toute la toile de la imaginaire qui aurait été développée dans les délires ne se renroule pas tout d'un coup, et ne disparaisse pas dans une sorte de noir béant dont Schreber au départ n'était pas très loin, avec une fin totale du moins d'effacement de tout ce voile. Ceci me paraît assez suggestif, car on peut dire la façon dont elle recouvre l'ébauche le réseau comme étant absolument essentiel à la conservation d'une certaine sensibilité de l'image dans les rapports inter-humains sur le plan imaginaire. Mais ce qui est de beaucoup le plus intéressant, ce n'est pas cela, ceci est sur quoi sans aucun doute les psychanalystes se sont le plus penchés, ils ont même figiolés toutes ces relations comportant la dissolution, la fragmentation des sujets, ils ont épilogué avec je ne sais combien de détails pendant extrêmement longtemps sur la signification que pouvait avoir à l'intérieur de ce qu'on suppose être les investissements libidino du sujet, le fait qu'à tel moment Fleching soit dominant dans le délire, qu'à tel autre moment c'est une image divine diversement située dans les étages de Dieu, car Dieu aussi a ses étages il y en a un antérieur et un postérieur, combien tout cela a pu intéresser les psychanalystes, et tout ce qu'on a pu en déduire ! Mais bien entendu tout cela n'est pas insusceptible d'un certain nombre d'interprétations, mais il y a quelque chose qui semble n'avoir attiré l'attention de personne, c'est que si riche soit cette fantasmagorie, si amusante soit-elle à développer, si souple soit-elle aussi à ce que nous retrouvons les différents objets avec lesquels nous poursuivons notre petit jeu analytique, le fait que, écrasant par rapport à tous ces phénomènes, il y ait d'un bout à l'autre du délire de Schreber des phénomènes d'audition extrêmement nuancés, qualifiés depuis le chuchotement léger, un frémissement, jusqu'à la voix des eaux quand il est confronté la nuit avec Ahriman, il rectifie par la suite qu'il n'y avait là que Ahriman, il devrait y avoir Ormuse aussi, les deux Dieux du bien et du mal ne pouvant pas être dissociés, isolés, et avec Ahriman il y a un instant de confrontation qu'il voit avec l'ocil de l'esprit et non pas

à la façon d'un certain nombre d'autres de ces visions, d'une façon qui comporte cette netteté photographique. Il est donc face à face avec Dieu. et Dieu lui dit la parole significative, il met les choses à leur place, comme le message divin par excellence, Dieu dit à Schreber : Schreber, le seul homme qui soit resté après ce crépuscule total du monde "charogne". Prenons ce mot dans un sens allemand, c'est le mot dont on se sert dans la traduction française, mais c'est un mot plus familier en allemand qu'il ne l'est en français, il est rare qu'en français, entre copains on se traite de charogne, sauf dans des moments particulièrement expansifs, d'autres mots nous servent, il est plus utilisé en allemand, il ne comporte pas cette face d'anihilation, il y aurait des sous-jacences qui l'apparenteraient à quelque chose qui serait mieux dans la note avec la convergence vers la féminisation du personnage, ce serait peut-être mieux traduit en français par ce mot qui en effet peut être plus facile à rencontrer dans les conversations amicales, celui de douce pourriture.

L'important est que ce mot de charogne qui a dominé le moment unique de la rencontre face à face de Dieu avec Schreber, n'est pas du tout quelque chose d'isolé mais qui est très fréquent dans tout ce qui se passe entre Schreber et ce qu'on appelle l'autre face de ce monde imaginaire, la contre partie si l'on peut dire, qui est absolument essentielle, celle dans laquelle se passe alors tout ce qui est une relation érotique, si nous ne voulons pas nous y engager d'emblée, tout de suite pathétique, tout ce sur quoi porte la lutte, le conflit de Schreber, tout ce qui vraiment lui importe, tout ce à quoi il est en butte, tout ce dont il est l'objet, à savoir les rayons divins avec l'immense développement, c'est là qu'est sa certitude, et c'est là le point où je vais conclure et introduire la leçon de la prochaine fois, où se retrouve sous une forme elle aussi composée, mais aussi décomposée avec la richesse absolument extraordinaire, tout le domaine du langage, là vous avez trouvé le point maximum de la parole, car enfin l'injure annihilante, c'est un des pics de l'acte de la parole, autour de ce pic toutes les chaînes de montagnes de ce champ verbal vont vous être développées en une perspective magistrale par Schreber, et c'est cela sur quoi je voudrais attirer votre attention, c'est à savoir que tout ce qu'on peut imaginer du point de vue linguistique, comme décomposition de la fonction du langage, se rencontre dans ce que Schreber éprouve et qu'il différencie avec délicatesse de touche dans les nuances, qui ne laisse rien à désirer quant à

l'information quand il nous parle de choses qui appartiennent à proprement parler à la langue fondamentale, c'est à dire à ce qui va régler les véritables rapports qu'il a avec à la fois le seul et unique être qui dès lors existe, à savoir ce Dieu singulier. IL les appelle et il les distingue quand ils ont ce qu'il appelle d'un coté echt, qui est presque intraduisible pour autant qu'il veut dire authentique, vrai, et qui lui sont toujours donnés sous des formes verbales qui méritent à elles seules de retenir l'attention, parce qu'il y en a plusieurs espèces et elles ne sont pas sans être très suggestives, car nous pouvons concevoir sur la fonction du signifiant, à coté de cela il y en a d'autres dont il nous dit avec beaucoup de nuances et de détails, que ce sont des formes apprises par coeur, qui à certains de ses éléments périphériques de la puissance divine, voire déçus de la puissance divine, sont inculqués, inoculés, et qui sont là donnés avec une absence totale de sens au seul et unique titre de ritournelle destinée nettement à la cacher ; entre les deux il ajoute une variété de modes d'un flux oratoire qui nous permettent de voir isolément, de nous arrêter un instant puisque nous n'avons jamais l'occasion de la faire, à moins que nous soyons linguistes sur les différentes dimensions dans lesquelles se développe le phénomène de la phrase, je ne dis pas le phénomène de la signification, car là nous pouvons toucher du doigt la fonction de la phrase en elle-même, pour autant qu'elle n'est pas forcée de porter sa signification avec soi le phénomène par exemple de la phrase interrompue est très souvent, je dirais presque toujours dans une période de sa vie, certainement surgi dans cette subjectivité comme de quelque chose qui est bel et bien donné comme tel, comme phrase interrompue, c'est à dire pour laisser une suspension de sens, lequel est donné en même temps, mais ce qui est auditif, c'est une phrase coupée dans le milieu, le reste qui n'est nullement dans la lettre de la phrase est impliqué en temps que signification et comme chute de la phrase ; s'il y avait là une mise en valeur de la chaîne symbolique dans sa dimension de continuité, c'est à dire dans le sens d'une phrase interrompue qui appelle une certaine chute, et cette chute peut-être d'une très grande gamme indéterminée, mais elle ne peut pas non plus être n'importe laquelle. Dans l'autre cas, c'est de l'autre dimension, celui de l'assimilation aux oiseaux du ciel identifiés aux jeunes filles, c'est tout à fait autre chose, avec elles les choses continues n'ont aucune espèce de sens. Freud est sûr à partir de là qu'il

s'agit bien d'un dialogue avec les femmes, avec elles pas besoin de se fatiguer, ce dont il s'agit c'est simplement de produire un doux murmure. et ce qui est absolument frappant c'est cette sorte de décomposition. Ceci aussi mérite de nous retenir dans son détail, l'évolution en tant que telle de la relation du sujet au langage, le fait pendant longtemps qu'il y a là pour lui la même chose que dans le monde imaginaire, un danger perpétuellement su, que toute la fantasmagorie ne se réduise à une unité qui en fin de compte anihile, non pas son existence, mais justement l'existence de Dieu qui est essentiellement langage - il l'écrit formellement - il dit : les rayons doivent parler. Le fait qu'il faut donc qu'il se produise à tout instant des phénomènes de diversion pour que Dieu soit Schreber, fait d'une complète résorption dans l'existence centrale du sujet, n'est pas non plus quelque chose qui mérite pour nous d'être tenu comme allant de soi, et qui va en tout cas nous illustrer ce qu'il y a de fondamentalement vrai dans les rapports créateurs, c'est à dire aussi bien du moment que c'est créateur le fait d'en retirer la fonction et l'essence, nous fait en effet aboutir à la conception d'une sorte de néant corrélatif qui est sa doublure. La parole se produit ou ne se produit pas, si elle se produit, c'est aussi dans une certaine mesure par l'arbitraire du sujet et d'une certaine façon le sujet est créateur, et fortement dans la relation de l'autre, non pas en tant qu'objet, voire non pas en tant qu'image, ni en tant qu'ombre d'objet, ni en tant que corrélatif imaginaire, mais à l'autre vraiment dans sa dimension essentielle toujours plus ou moins élidée par nous, tout de même décisif pour la constitution du monde humain, à savoir à cet autre en tant qu'il est irréductible à quoi que ce soit d'autre qu'à la notion d'un autre sujet, à savoir à l'autre en tant que lui, car ce qui caractérise le monde de Schreber, c'est que ce lui est perdu, le tu subsistes. C'est là quelque chose de très important, mais c'est certainement quelque chose de très insuffisant. La notion du sujet corrélatif à l'existence comme telle de X' quelque chose dont on peut dire : c'est lui qui fait cela, non pas celui que je vois là, qui bien entendu fait mine de rien, mais le "c'est lui", l'existence d'une dimension dans l'autre comme tel X', l'existence de cet être qui est le répondant de mon propre être, un-je et sans lequel son propre être lui-même ne pourrait même pas être un je ; ce rapport à lui pour autant que son drame sous-tend toute la dissolution du monde de Schreber, cette sorte de réduction du

lui à un seul partenaire, en fin de compte de Dieu à la fois asexué et polysexué, et englobant en lui tout ce qui existe encore dans le monde dans lequel Schreber est affronté, et qui présente sur ce sujet deux faces très énigmatiques. Assurément grâce à lui subsiste quelqu'un qui peut dire une vraie parole, et c'est de lui à lui quelle est suspendue, mais cette parole a pour propriété d'être toujours extrêmement énigmatique, c'est là la caractéristique de toutes les paroles de la langue fondamentale. Mais d'autre part ce Dieu paraît lui aussi l'ombre de Schreber, à savoir qu'il est atteint par cette dégradation imaginaire de l'altérité qui fait que c'est un personnage qui est comme Schreber, qui est frappé de cette espèce de féminisation qui est à l'origine.

C'est là que nous devons centrer notre étude du phénomène, nous n'avons bien entendu aucun moyen puisque nous ne connaissons pas ce sujet, et que nous ne pouvons y entrer autrement d'une façon approfondie que par la phénoménologie de son langage, c'est donc autour du phénomène du langage, des phénomènes de langage, plus ou moins hallucinés, parasitaires, étranges, intuitifs, persécutifs, dont il s'agit dans le cas de Schreber, que nous avons la voie d'amorcer par là ce qui peut nous éclairer, c'est par là qu'il apporte une dimension nouvelle non éclairée jusqu'ici dans la phénoménologie des psychoses.

§§§§§§§§§§§§§§§§

187